



**HAL**  
open science

# ORGANISATION OU ORGANISME? L'individuation organique selon le vitalisme montpellierain

Charles T. Wolfe

► **To cite this version:**

Charles T. Wolfe. ORGANISATION OU ORGANISME? L'individuation organique selon le vitalisme montpellierain. Dix-Huitième Siècle, 2009, 41, pp.99-119. 10.3917/dhs.041.0099 . hal-01233129

**HAL Id: hal-01233129**

**<https://hal.science/hal-01233129v1>**

Submitted on 4 Dec 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**ESSAIMER, ORGANISER, ÉMERGER :**  
**L'INDIVIDUATION ORGANIQUE SELON LE VITALISME**  
**MONTPELLIERAIN \***

ou :

**ORGANISATION OU ORGANISME ?**  
**L'INDIVIDUATION ORGANIQUE SELON LE VITALISME**  
**MONTPELLIERAIN**

**Abstract**

On commence à bien connaître le vitalisme de l'École de Montpellier, grâce aux études de Rey, Williams, Duchesneau et d'autres. Et cet article ne verse pas des pièces inconnues au dossier. Il revient sur des auteurs comme Ménuret de Chambaud, Bordeu, Fouquet, La Caze et Barthez, afin de déterminer la manière dont le vitalisme montpelliérain construit sa notion d'un Tout vivant. Notre thèse est la suivante : le type de « Vie » qui est composée de plusieurs « vies », comme dans la célèbre image de l'essaim d'abeilles, est certes une *individualité* au sens d'une entité causalement distincte au sein de l'univers spatio-temporel général, mais n'est pas pour autant une *subjectivité* au sens affirmé et souhaité par toute philosophie romantique de l'organisme (c'est-à-dire une intériorité qui s'oppose, non seulement à l'univers mécanique mais au reste de la nature). Contrairement à une idée reçue – et justifiée par certains textes historiques – ce concept « organisationnel » et « relationnel » du vivant, ne s'oppose pas catégoriquement à la simplicité et à la causalité linéaire de la machine. En revenant ici sur le concept d'organisation tel qu'il se présente chez les vitalistes de Montpellier, nous aimerions montrer que ce concept aussi échappe à une telle alternative, étant ouvert sur le monde des relations, intégrant des niveaux pluriels de causalité dans un processus d'*émergence* plutôt que de nier la causalité dans son ensemble ; il est le pendant *matérialiste* du concept d'organisme.

---

\* Mes remerciements à Yves Citton (Grenoble), Snait Gissis (Tel Aviv) et Motoichi Terada (Nagoya) pour leurs apports et leur soutien.

Cette grappe est un être, un individu<sup>1</sup>.

Dans la pensée vitaliste de l'École de Montpellier, au cours de la deuxième moitié du dix-huitième siècle, un concept s'articule pour penser la nature du vivant : celui d'*organisation*. Il apparaît sous la plume de médecins-théoriciens tel que Henri Fouquet (1727-1806), Jean-Joseph Ménuret (1739-1815), qui publia sous le prénom de Jean-Jacques, et avec la fausse date de naissance 1733, pour des raisons qui demeurent inconnues, Théophile de Bordeu (1722-1776) et Paul-Joseph Barthez (1734-1806). L'organisation s'oppose à la fois aux modèles mécanistes (le corps est un ensemble de poulies, de cordes, de rouages ...) et aux modèles animistes (le corps est contrôlé par l'âme). Cette idée d'une position intermédiaire et pragmatique entre deux extrêmes métaphysiquement déterminés remonte au premier « idéologue » de ce courant, Charles-Louis Dumas, qui déclara :

Les différentes tendances en médecine sont nées des applications abusives que les Philosophes ont faites tantôt des sciences physiques, tantôt des sciences métaphysiques à la doctrine de l'homme vivant. Ceux qui ont abusé des sciences physiques ont produit la secte ancienne et nombreuse des matérialistes. Ceux qui ont abusé des sciences métaphysiques ont produit la secte non moins ancienne des spiritualistes. Il existe entre elles une 3<sup>e</sup> classe de physiologistes qui ne rapportent tous les phénomènes de la vie ni à la matière, ni à l'âme, mais à un principe intermédiaire qui possède des facultés différentes soit de l'une soit de l'autre, et qui règle, dispose, ordonne tous les actes de la vitalité, sans qu'il soit mû par les impulsions physiques du corps matériel ni éclairé par les affections morales ou les prévoyances intellectuelles du principe pensant<sup>2</sup>.

Ne prenons pas à la lettre cette affirmation d'un principe vital qui ne serait ni matériel, ni spirituel, car, ainsi que nous le verrons, l'état « organisé » du corps vitaliste est ... fort matériel : les propriétés vitales n'émergent pas à partir de l'interaction de

---

<sup>1</sup> Diderot, *Rêve de D'Alembert*, in *Œuvres complètes*, éd. Dieckmann-Proust-Varloot, Paris, Hermann, 1975- (dorénavant DPV), vol. XVII, p. 120.

<sup>2</sup> Dumas, *Principes de physiologie, ou introduction à la science expérimentale, philosophique et médicale de l'homme vivant*, Paris, Crapelet, 1806, vol. 1, p. 296 ; cité par Roselyne Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 386. On considère généralement que Dumas est le premier à employer le terme « vitalisme » (Rey, *op. cit.*, p. 387 ; Elizabeth Williams, *A cultural history of medical vitalism in Enlightenment Montpellier*, Aldershot, Ashgate, 2003, p. 276).

parcelles de matière inerte et morte, mais de petites « vies » (et inversement, ces vies, qui sont en fait les organes, ne sont pas purement spirituelles). Néanmoins, le territoire conceptuel vitaliste est balisé par une double critique médico-théorique :

- les mécaniciens sont incapables de saisir l'unité d'un corps vivant, autrement dit, ce qui fait qu'il est autre chose que la somme de ses parties ;
- les animistes courent trop vite vers une métaphysique dans laquelle on oublie l'explication fonctionnelle des parties du corps.

Le vitalisme, à travers des concepts tel que l'organisation, est alors l'approche synthétique qui rassemble la puissance explicative des modèles mécaniques et le dynamisme des modèles animistes. Tout ceci commence à être connu, grâce aux travaux importants de Roselyne Rey, d'Elizabeth Williams, et de François Duchesneau, pour ne nommer qu'eux<sup>3</sup>. De plus, il existe des textes vitalistes représentatifs qui témoignent de cette attitude du « ni-ni », par exemple, l'article fortement programmatique de Ménuret dans l'*Encyclopédie*, intitulé « Œconomie Animale » :

le corps humain devint entre leurs [sc. les mécanistes, CW] mains une machine extrêmement composée, ou plutôt un magasin de cordes, leviers, poulies & autres instrumens de mécanique, & ils pensoient que le but général de tous ces ressorts étoit de concourir au mouvement progressif du sang, le seul absolument nécessaire à la vie [...]. On crut que le mouvement s'y faisoit, suivant les lois ordinaires qui ont lieu dans toutes les machines *inorganiques* ; on traita géométriquement le corps humain ; on calcula avec la dernière sévérité tous les degrés de force requis pour les différentes actions, les dépenses qui s'en faisoient, &c. mais tous ces calculs qui ne pouvoient que varier prodigieusement, n'éclaircissent point l'*oeconomie animale*. On ne fit pas même attention à la structure *organique* du corps humain qui est la source de ses principales propriétés (*Enc. XI, 364b*).

Tout est dit : la machine n'est pas l'organisme (ou le mécanisme n'est pas la « structure organique du corps », en tout cas) – une opposition conceptuelle familière et qui plus est, historiquement fondée. Mais en vérité la situation historique n'est pas

---

<sup>3</sup> Roselyne Rey, *op. cit.* (il s'agit d'une version abrégée de sa thèse de doctorat d'État soutenue à l'Université de Paris I en 1987) ; Elizabeth A. Williams. *The physical and the moral: anthropology, physiology, and philosophical medicine in France, 1750-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994 et son ouvrage plus récent, *A cultural history of medical vitalism* ; François Duchesneau, *La physiologie des Lumières. Empirisme, modèles et théories*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1982 et Duchesneau et Guido Cimino, dir., *Vitalisms. From Haller to the Cell Theory*, Florence, Leo Olschki, 1997.

si claire, et l'opposition familière entre machine et organisme est, précisément, « déplacée » ou d'une utilité restreinte en territoire vitaliste.

Notamment, les termes « machine », « corps », « organique » ou « organisme » (encore très rare à cette époque, et souvent employé dans un sens que nous ne reconnâtrions pas, comme dans les articles « Fibre » et « Nutrition », qui parlent de « l'organisme, le mécanisme de ces différentes parties », et expliquent que « ces différentes lésions nuisent considérablement *au mécanisme & à l'organisme de la nutrition* » ; *Enc.* VI, 670 et XI, 290<sup>4</sup>) ont des extensions floues et hybrides. Au 17<sup>e</sup> siècle, « machine » pouvait signifier le corps, selon le *Dictionnaire de l'Académie* en 1694 : « Ensemble des parties, des organes qui constituent un tout, vivant ou non, et produisant des effets déterminés sans transmettre une force au-dehors ; organisme, corps »<sup>5</sup>. Et les physiologies dites mécanistes d'un Descartes ou d'un Boerhaave étaient pétries de langage fonctionnel (nécessaire par exemple pour rendre compte du fonctionnement du cœur), un langage qui ne devrait pas officiellement être employé dans un cadre mécaniste. Le mécanisme se diversifie et subit des hybridations expérimentales et conceptuelles diverses, mettant progressivement à jour une complexité croissante de la machine qui ne s'oppose pas catégoriquement au vivant, comme dans le cas de l'approche « micro-mécaniste » à des propriétés spécifiquement organiques telles que l'irritabilité et la sensibilité,<sup>6</sup> ou encore, la reconnaissance chez un Fontenelle qu'il faut du mécanisme *et* de la chimie pour déchiffrer le corps (dans un contexte proto-vitaliste puisqu'il s'agit du fonctionnement de la glande pituitaire) :

Le Corps humain considéré par rapport à une infinité de différents mouvements volontaires qu'il peut exécuter, est un assemblage prodigieux de Leviers tirés par des Cordes. Si on le regarde par rapport au mouvement des liqueurs qu'il contient, c'est un autre assemblage d'une infinité de Tuyaux et de Machines Hydrauliques. Enfin si on l'examine par rapport à la génération de ces mêmes liqueurs, c'est encore un assemblage infini d'Instruments, ou

---

<sup>4</sup> Il est donc faux d'affirmer, comme le fait Claire Salomon-Bayet dans son (excellent) livre *L'institution de la science et l'expérience du vivant: méthode et expérience à l'Académie Royale des Sciences, 1666-1793*, Paris, Flammarion, 1978, que le terme « organisme » n'existe pas dans l'*Encyclopédie* ; Rey se trompe également quand elle affirme, *op. cit.*, p. 107, qu'« organique » n'y figure pas non plus. Avouons que notre travail a été facilité par les versions électroniques de ces textes !

<sup>5</sup> Gaston Cayrou, *Le français classique. Lexique de la langue du dix-septième siècle*, Paris, Didier, 1948, s.v. « Machine », p. 530.

<sup>6</sup> Maria-Teresa Monti, « Les dynamismes du corps et les forces du vivant dans la physiologie de Haller », in *Vitalisms From Haller to the Cell Theory*, dir. Cimino et Duchesneau, p. 43.

de Vaisseaux Chymiques, de Filtres, d'Alambics, de Récipients, de Serpentins, etc. [...] Le plus grand appareil de Chimie qui soit dans tout le Corps humain, le plus merveilleux Laboratoire est dans le Cerveau. C'est là que se tire du sang ce précieux Extrait, qu'on appelle les Esprits, uniques moteurs matériels de toute la Machine du Corps<sup>7</sup>.

Inversement, que dire de l'autonomie de l'organique par rapport à l'univers de la machine, quand on trouve des auteurs qui séparent l'« organique » de l'« organisé » et soutiennent que le premier dépend du second ; ainsi Louis Bourguet développera une notion de « mécanisme organique » (l'expression est la sienne) qui ne peut exister que dans un « corps organisé »<sup>8</sup>. Enfin, le vitalisme lui-même n'est pas une doctrine monolithique. Le terme « vitalisme » n'apparaît qu'assez tard, après l'essor de l'École de Montpellier ; quand Barthez déclarera qu'il refuse d'être considéré comme le « Chef de la Secte des Vitalistes »<sup>9</sup>, La Caze, Bordeu, Ménuret, Fouquet et Barthez lui-même ont déjà publié leurs travaux principaux.

Dès lors, on ne gagnera pas une compréhension plus grande des théories vitalistes de l'individuation organique en reproduisant des oppositions classiques entre la machine et l'organisation, la machine et la sensibilité, le matérialisme et le vitalisme, telles qu'on les trouve pourtant sous la plume de chercheurs aussi différents que Roselyne Rey et Joseph Schiller, l'une soulignant les lacunes et les points aveugles du mécanisme, et cherchant à replacer le vitalisme dans l'histoire de la médecine d'où il fut exclu par les historiens tel que Charles Daremberg, l'autre soutenant que toute science expérimentale « productive » est nécessairement mécaniste, y compris dans l'élaboration de la notion d'organisation (les grands hommes de Schiller sont Descartes et Lamarck). Selon Schiller, il est impossible pour les vitalistes de se « soustraire à l'emprise du mécanisme qu'ils combattent par ailleurs », par exemple quand Barthez cherche à expliquer le mouvement musculaire par une approche tout à fait quantitative digne des iatromécaniciens de Padoue ; « le fonctionnement de la matière organisée, malgré la vie propre de chaque organe,

---

<sup>7</sup> Bernard le Bovier de Fontenelle, « Sur la glande pituitaire », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences* pour 1707, Paris, Martin, Coignard et Guérin, 1730, p. 16.

<sup>8</sup> Bourguet, *Lettres Philosophiques sur la Formation des Sels et des Crystaux...*, Amsterdam, F. l'Honoré, 1729, pp. 149-170.

<sup>9</sup> Paul-Joseph Barthez, *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Goujon & Brunot, 1806, p. 98, n. 18.

soumis au vitalisme, ne peut se passer de l'aide du mécanisme »<sup>10</sup>. Ce qui est totalement absent de ces deux visions du mécanisme (tant négative que positive), c'est sa dimension heuristique, analogique, explicitement présente chez un auteur comme La Mettrie, quand il emploie l'image mécaniste la plus classique qui soit : la matière pense comme une horloge marque les heures. Comme l'a montré Timo Kaitaro, ce que La Mettrie cherche à mettre en évidence ici, c'est l'analogie entre penser et marquer les heures, en tant qu'elles sont deux types de propriétés fonctionnelles produites par l'interaction entre un certain type de parties (et certes, la nature des parties dont l'interaction produit la pensée est différente de la nature des parties dont l'interaction produit le « marquage » de l'heure, la propriété « horodictique »)<sup>11</sup>.

Néanmoins, quand le vitalisme cherche à saisir ce qui fait l'unité, la cohérence, bref, l'*individualité* d'un être vivant, il ne se contente pas de le décomposer en rouages, ou en organes interprétés de manière purement « spatiale », statique. Par une ironie de l'histoire, on qualifiait souvent ceux que nous appelons « vitalistes », tels que Bordeu, Fouquet ou Ménuret, d'« organicistes », un contresens révélateur puisque cette doctrine était en fait celle de la Faculté de Médecine de Paris, rivale de Montpellier. L'organicisme soutenait qu'une maladie est le dysfonctionnement d'un *organe* particulier, et non du corps dans son ensemble, alors que les vitalistes mettaient en avant une vision « holiste » de la maladie comme état global du patient<sup>12</sup>. Le malentendu (probablement de mauvaise foi quand c'est Barthez qui décrit ses prédécesseurs montpelliérains ainsi) provient du fait que Bordeu refusait les explications de type animiste (stahlien) qui attribuaient à l'âme un rôle causal explicite, et retenait au contraire l'idée d'une force conservatrice dans la matière, *produite par l'organisation coordonnée des organes*. Barthez n'acceptera pas que la Vie avec un 'v' majuscule, « la vie générale », est simplement le produit

---

<sup>10</sup> Rey, *Naissance et développement du vitalisme*, pp. 176-177 ; Joseph Schiller, *La notion d'organisation dans l'histoire de la biologie*, Paris, Maloine, 1978, pp. 51, 96.

<sup>11</sup> Julien Offray de La Mettrie, *L'Homme-Machine*, in *Œuvres philosophiques*, dir. F. Markovits, Paris, Fayard, coll. Corpus, 1987, p. 63 ; Timo Kaitaro, *Diderot's Holism. Philosophical Anti-Reductionism and its Medical Background*, Francfort, Peter Lang, 1997, pp. 88, 93.

<sup>12</sup> Dominique Raynaud, « La controverse entre organicisme et vitalisme », *Revue française de sociologie* vol. 39, n° 4 (1998), pp. 730, 723 ; Christophe Malaterre, « Le 'néo-vitalisme' au XIX<sup>e</sup> siècle : une seconde école française de l'émergence ? », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie* vol. 14, n° 1, 2007 ; Thierry Lavabre-Bertrand, *La philosophie médicale de l'école de Montpellier au XIX<sup>e</sup> siècle*. Thèse de doctorat, Paris, École Pratique des Hautes Études, IV<sup>e</sup> Section, 1992, chap. 5 et ss.

émergent de l'association et l'interaction des petites vies locales avec un 'v' minuscule, c'est-à-dire les vies correspondant à chaque organe particulier.

Le propre du corps vitaliste, c'est que ses parties sont, non pas des organes au sens « solide » habituel, mais des *vies*. Le « consentement des parties »<sup>13</sup>, la « synergie », la « sympathie » et les autres modélisations des rapports entre constituants vivants et actifs, possèdent une dimension *structurelle*, « économique », que la machine ne possède pas tout à fait. Le médecin, dit Fouquet, doit connaître « la structure ou l'organisation de l'homme »<sup>14</sup>. Mais – et on ne le remarque pas assez – le corps vitaliste ne repose pas non plus sur ce que nous nommerions une *subjectivité fondatrice*, un « monarque », un centre, une âme. L'organisation est une *économie*, plus précisément une *économie animale*<sup>15</sup>, *oeconomia* désignant une forme complexe d'ordre, et notamment un état d'équilibre, de rapport dynamique entre les parties, comme dans l'*oeconomia naturae* de Linné<sup>16</sup>. Que l'économie animale soit un ordre, mais un ordre de type particulier, c'est aussi ce qu'affirme Fouquet quand il définit l'organisation comme étant « l'appareil économique de la vie ou de la sensibilité » (art. « Sensibilité », *Enc. XV*, 41b)<sup>17</sup>. L'économie animale est un terme qui recouvre à la fois « la chose », c'est-à-dire le corps vivant (et dans ce sens est un synonyme d'« organisation »), et « l'approche à la chose », c'est-à-dire un ensemble d'approches médicales et physiologiques différentes (les médecins newtoniens en Angleterre, les épicuriens des deux côtés de la Manche, les mécanistes de Boerhaave et Hoffmann à Haller, et bien sûr les vitalistes ont chacun leur doctrine de l'économie animale) qui forment un tout plus ou moins cohérent.

---

<sup>13</sup> Cf. l'article « Consentement des parties (en Oeconomie Animale) » (*Enc. IV*, 33a).

<sup>14</sup> Henri Fouquet, *Discours sur la clinique*, Montpellier, Izar & Ricard, an XI, p. 14.

<sup>15</sup> Pour une analyse plus approfondie de la notion d'économie animale au sein du vitalisme de Montpellier, voir Charles T. Wolfe & Motoichi Terada, « The animal economy as object and program in Montpellier vitalism », in Wolfe, dir., *Vitalism without Metaphysics? A Reevaluation of Enlightenment Vitalism*, numéro spécial de *Science in Context* (à paraître). Et Dominique Guillo, *Les figures de l'organisation. Sciences de la vie et sciences sociales au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 2003, pp. 40-41.

<sup>16</sup> Carl von Linné, *De œconomia naturæ*, 1749 ; trad. Bernard Jasmin, *L'équilibre de la nature*, éd. Camille Limoges, Paris, Vrin, 1972.

<sup>17</sup> Cuvier associe fréquemment les expressions « économie animale », « organisation », et « économie organique » : voir par ex. son *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789, et sur leur état actuel*, Paris, Imprimerie Impériale, 1810, p. 332.



Certes, l'organisation ne se réduit pas à une pure machine, mais cela ne signifie pas non plus qu'elle est pleinement synonyme de l'organisme. On tend à confondre ces deux notions, « organisation » ou « économie animale » étant progressivement remplacées par « organisme », mais l'organisme, terme principalement élaboré et « stabilisé » au sein du débat entre Leibniz et l'animiste Stahl, est très rapidement le lieu d'un surinvestissement rhétorique – et, pourrions-nous dire, affectif – qui oppose cette unité, cette totalité, cette irréductibilité, non seulement à l'univers mécanique mais au reste de la nature.<sup>18</sup> Comme le dit Denise Leduc-Fayette dans une phrase essentielle pour notre propos, « D'organisation à organisme, il n'y a qu'un pas que la philosophie romantique franchira »<sup>19</sup>. Mais il s'agit à vrai dire d'un grand pas : le jeu de la totalité et de la multiplicité, de l'interaction entre les propriétés des éléments constituants et les propriétés du Tout *n'est pas le même* dans les deux cas. Nous proposons (et nous tâcherons de le montrer en conclusion) que l'organisation est le *pendant matérialiste* de la notion d'organisme ; sa manière de distribuer les rapports au sein de la Totalité est « transindividuelle »<sup>20</sup> et « relationnelle » plutôt que totalisante ou égocentrique, puisqu'elle ne repose pas sur une subjectivité fondatrice mais sur une interaction ou « consentement » des parties de type émergentiste.

Venons-en à un cas concret. Si l'horloge est une des métaphores mécanistes les plus célèbres de l'âge classique, quel est son équivalent vitaliste ? *L'essaim d'abeilles*. Cette métaphore circule de texte en texte au milieu du 18<sup>e</sup> siècle,

---

<sup>18</sup> Sur la notion d'« organisme » voir Charles T. Wolfe, « La catégorie d'«organisme» dans la philosophie de la biologie », *Multitudes* n° 16 (2004), pp. 27-40, en ligne : <http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article1370> ; id., « Machine et organisme chez Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* n° 26 (1999), pp. 213-231 ; Tobias Cheung, « From the organism of a body to the body of an organism: occurrence and meaning of the word 'organism' from the seventeenth to the nineteenth centuries », *British Journal for the History of Science* vol. 39, n° 3 (2006), pp. 319-339 ; pour la dimension métaphorique de l'organisme, Judith Schlanger, *Les métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971.

<sup>19</sup> Denise Leduc-Fayette, « La Mettrie et Descartes », *Europe*, n° spécial *Descartes* (1978), p. 45.

<sup>20</sup> Pour la notion de « transindividuel » voir Gilbert Simondon, *L'individuation psychique et collective*, Paris, Aubier, 1989, pp. 30, 32 ; le premier à avoir interprété les catégories de la philosophie du 18<sup>e</sup> siècle à la lumière de cette notion est Yves Citton, dans « ConcatéNations : L'écriture du corps mondialisé dans la tradition spinoziste », *Textuel* n° 44 (2004).

notamment chez Maupertuis, Bordeu, Ménéuret et Diderot.<sup>21</sup> Dans l'article « Observation » (*Enc. XI, 319a*), Ménéuret soutient la priorité de Bordeu, qui aurait élaboré l'idée dès 1749, soit deux ans avant 1751, quand Maupertuis publie sa *Dissertatio inauguralis metaphysica de universali naturae systemate*, sous le nom de Dr Baumann (Maupertuis publiera sa traduction d'abord en 1754, puis dans ses *Œuvres* en 1756, sous le titre de *Système de la nature*). Maupertuis suggère qu'une armée « vue d'une certaine distance, pourrait ne paraître à nos yeux que comme un grand animal », et de même, « un essaim d'abeilles, lorsqu'elles sont assemblées et unies autour de la branche de quelqu'arbre, n'offre plus à nos yeux qu'un corps qui n'a aucune ressemblance avec les individus qui l'ont formé »<sup>22</sup>.

Mais nous n'avons pas à nous soucier ici de l'attribution de la priorité à un de ces auteurs ; notre question demeure : quel type d'unité, quel type d'individualité du vivant est affirmé par le vitalisme au moyen de cette métaphore ? Dans les *Recherches anatomiques sur la position et l'action des glandes*, Bordeu, après une longue analyse des rapports entre la circulation « générale » et la circulation « particulière », ainsi qu'entre différents types de vaisseaux, qui formeraient comme des petits cercles à l'intérieur de cercles plus importants, reconnaît explicitement qu'il est obligé de passer à la métaphore (« comparaison ») pour rendre compte de la nature spécifique d'un individu vivant :

§. CXXV. *Façon de concevoir l'action de toutes les parties, leurs départements, et leurs mouvements périodiques.*

[...] Pourrions-nous nous servir d'une comparaison qui, toute grossière qu'elle est, peut avoir ses usages?

Nous comparons le corps vivant, pour bien sentir l'action particulière de chaque partie, à un essaim d'abeilles qui se ramassent en pelotons, et qui se suspendent à un arbre en manière de grappe; on n'a pas trouvé mauvais qu'un célèbre ancien ait dit d'un des viscères du bas-ventre, qu'il était *animal in animali*<sup>23</sup>; chaque partie est, pour ainsi dire, non pas sans doute un animal,

<sup>21</sup> Herbert Dieckmann, « Théophile de Bordeu und Diderots *Rêve de D'Alembert* », *Romanische Forschungen* n° 52, 1938 ; Kaitaro, *op. cit.*, chap. III ; Colas Duflo, « Diderot et Ménéuret de Chambaud », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* n° 34, avril 2003, pp. 25-44.

<sup>22</sup> Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, *Système de la nature*, § LI, in *Œuvres*, éd. F. Azouvi, Paris, Vrin, 1984, vol. II, pp. 170-171.

<sup>23</sup> Bordeu note, au sujet de l'expression *animal in animali*, que les Anciens décrivaient déjà chaque partie du corps comme ayant une forme d'action propre (*Recherches anatomiques sur la position et l'action des glandes* [1751], § CXXVI, in *Œuvres complètes*, 2 vols., Paris, Caille et Ravier, 1818, vol. 1, p. 188). Fouquet, lui, parle de la *vie* propre à chaque organe, et renvoie à Galien (*Discours sur la clinique*, p. 78, note 4). On retrouve la formule dans les *Éléments de physiologie* de Diderot : « l'œil est un animal dans l'animal exerçant très bien ses fonctions tout seul » (DPV, vol. XVII, p. 500).

mais une espèce de machine à part qui concourt, à sa façon à la vie générale du corps.

Ainsi, pour suivre la comparaison de la grappe d'abeilles, elle est un tout collé à une branche d'arbre, par l'action de bien des abeilles qui doivent agir ensemble pour se bien tenir; il y en a qui sont attachées aux premières, et ainsi de suite; toutes concourent à former un corps assez solide, et chacune cependant a une action particulière à part; une seule qui viendra à céder ou à agir trop vigoureusement, dérangera toute la masse d'un côté : lorsqu'elles conspireront toutes à se serrer, à s'embrasser mutuellement, et dans l'ordre des proportions requises, elles composeront un tout qui subsistera jusqu'à ce qu'elles se dérangent.

L'application est aisée ; les organes du corps sont liés les uns avec les autres; ils ont chacun leur district et leur action; les rapports de ces actions, l'harmonie qui en résulte, font la santé. Si cette harmonie se déränge, soit qu'une partie se relâche, soit qu'une autre l'emporte sur celle qui lui sert d'antagoniste, si les actions sont renversées, si elles ne suivent pas l'ordre naturel, ces changements constitueront des maladies plus ou moins graves<sup>24</sup>.

L'essaim ou la « grappe » d'abeilles est un Tout vivant composé de petites vies, liées entre elles par ce que Ménéuret nommera dans sa version de cette image, une « liaison d'actions » :

On pourroit [...] comparer l'homme à une troupe de grues qui volent ensemble dans un certain ordre, sans s'entr'aider réciproquement & sans dépendre les unes des autres. Les Médecins ou Philosophes qui ont étudié l'homme & qui ont bien observé par eux mêmes, ont vû cette sympathie dans tous les mouvemens animaux, cet accord si constant & si nécessaire dans le jeu des différentes parties les plus éloignées & les plus disparates ; ils ont vû aussi le dérangement qui résultoit dans le tout du désaccord sensible d'une seule partie. Un médecin célèbre (M. de Bordeu) & un illustre physicien (M. de Maupertuis) se sont accordés à comparer l'homme envisagé sous ce point de vû lumineux & philosophique à un groupe d'abeilles qui font leurs efforts pour s'attacher à une branche d'arbre, on les voit se presser, se soutenir mutuellement, & former une espèce de tout, dans lequel chaque partie vivante à sa manière, contribue par la correspondance & la direction de ses mouvemens à entretenir cette espèce de vie de tout le corps, si l'on peut appeller ainsi une simple liaison d'actions (« Observation », *Enc.* XI, 318b-319a).

Louis de La Caze, le mentor de Bordeu, décrivait la causalité circulaire (non linéaire) qui règne au sein du corps comme un « cercle d'action » dans lequel on ne peut pas démêler les causes des effets<sup>25</sup>. Mais le degré d'interdépendance est variable : un troupeau de grues est moins unifié qu'un essaim d'abeilles, autrement dit, le degré de *continuité organique* ou de *sympathie* n'est pas le même (et certains auteurs, tel que

---

<sup>24</sup> Bordeu, *Recherches anatomiques*, § CXXV, in *Œuvres*, vol. 1, p. 187.

<sup>25</sup> Louis de La Caze, *Idée de l'homme physique et moral pour servir d'introduction à un traité de médecine*, Paris, Guérin & Delatour, 1755, pp. 66-68.

Buffon, n'accepteront pas de porter leur « holisme » aussi loin<sup>26</sup>). Comme Ménuret, Diderot emploie au sujet de la grappe d'abeilles, le terme technique de « sympathie », et c'est la seule occurrence de ce terme dans le *Rêve de D'Alembert*<sup>27</sup>. Mais que le terme employé soit métaphorique (grappe, essaim), technique (sympathie), ou de statut indéterminé (cercle ou liaison d'actions), il faut bien voir que tous ces auteurs cherchent à articuler une conception structurelle et relationnelle de l'interaction entre des parties vivantes qui produit des effets au-delà des propriétés de ces parties. Cette conception mérite d'être considérée comme le *concept scientifique du vitalisme*, y compris dans sa dimension la plus « imagée ». On le voit explicitement, non pas avec la grappe d'abeilles, ni avec le clavecin de Diderot et ses cordes vibrantes, qui serait une image du fonctionnement vibratoire du système nerveux<sup>28</sup>, mais avec un autre instrument musical, le luth, qui joue un rôle important dans la définition de la médecine du pouls (la sphygmologie), comme l'a montré Motoichi Terada<sup>29</sup>. En effet, Ménuret est également l'auteur de l'article « Pouls », qui rend exhaustivement compte (sur soixante-dix colonnes !) des idées de la médecine chinoise et de la manière proprement vitaliste de les intégrer dans la médecine occidentale. La métaphore fonctionne ainsi :

L'homme est, suivant les Chinois, par le moyen des nerfs, des muscles, des veines et des artères, comme une espèce de luth ou d'instrument harmonique, dont les parties rendent divers sons, ou plutôt ont une certaine espèce de tempérament qui leur est propre, à raison de leur figure, de leur situation, et de leurs différents usages. Les pouls différents sont comme les sons divers et les diverses touches de ces instruments, par lesquels on peut juger infailliblement de leur disposition, de même qu'une corde plus ou moins tendue, touchée en un lieu ou en un autre, d'une manière ou plus forte ou plus

---

<sup>26</sup> Pour une vision plus réductionniste du Tout formé par un assemblage de petites vies-abeilles, voir la description de la ruche chez Buffon et l'analyse de Rudy Le Menthéour, « De la ruche au polype : figures de l'organisation sociale au 18<sup>e</sup> siècle », dans ce numéro de *Dix-huitième siècle*. Le Menthéour cite ensuite un passage des *Considérations sur les corps organisés* de Bonnet qui serait comme un « réenchâtement de la ruche ».

<sup>27</sup> Diderot, *Rêve de D'Alembert*, DPV vol. XVII, p. 122 ; et dans les *Éléments de physiologie* : « Voilà donc des organes sensibles et vivants, accouplés, sympathisant et concourant à un même but sans la participation de l'animal entier » (DPV vol. XVII, p. 501).

<sup>28</sup> Sur la différence entre la toile d'araignée, le clavecin ou l'essaim d'abeilles, et la machine, au sens où le premier ensemble de métaphores désignerait le système nerveux dans son activité vibratoire et donc émergente, voir Christopher Lawrence, « Making the Nervous System », *Social Studies of Science*, vol. 14, n° 1, 1984, pp. 153-158.

<sup>29</sup> Motoichi Terada, « La sphygmologie chinoise et la mise au point d'une nouvelle conception vitaliste de l'économie animale par des vitalistes montpelliérains », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences* vol. 56, n°s 156-157, 2006, pp. 149-163.

faible, rend des sons différents, et fait connaître si elle est trop tendue ou trop lâche<sup>30</sup>.

Le système nerveux est un système de résonances, c'est-à-dire de sympathies. Mais surtout, le corps vivant qui intègre ce système nerveux est composé d'organes qui sont comme des vies « à part » (Bordeu), chacune contribuant à entretenir la vie du Tout (Ménuret). L'organisation, *l'arrangement des parties qui constituent les corps animés* (Enc. XI, 629b), est un type d'assemblage, de consentement entre les parties, de consensus, de sympathie, dans laquelle les parties ne sont pas des « pièces », des « rouages » ou des atomes, mais des *petites vies*. Bordeu décrit les fibres comme « des corps singulièrement organisés », qui possèdent l'« animalité »<sup>31</sup> (on retrouve *l'animal in animali*). Et l'idée que la particularité du corps vivant réside, non pas dans le rôle fédérateur de l'âme, ni encore dans la complexité même de ses parties (« machines à l'infini », comme aurait dit Leibniz), mais dans la nature de ses parties en tant que *vies*, est un leitmotiv du vitalisme. Une thèse médicale de 1776 l'affirme encore : « la vie de chaque organe du corps animé n'est point une vie simple mais elle est réellement le produit d'autant de *vies particulières* qu'il est de *molécules vivantes* qui entrent dans la composition de cet organe »<sup>32</sup>.

L'organisation, l'économie animale, bref l'individu organique tel que le conçoit le vitalisme, n'est pas une chose ou un bloc mais un « système », un rapport dynamique entre des centres vitaux individuels (les petites vies) qui s'agencent au moyen de la sympathie, du consensus ou « consentement », et des diverses formes de réciprocité<sup>33</sup>, dans un « cercle d'action ». Un tel système ne peut se concevoir qu'analogiquement, car il n'a aucune existence a priori, étant plutôt le fruit d'interactions particulières. Mais le vivant, en tant qu'il est constitué par les rapports

---

<sup>30</sup> Ménuret, « Pouls », Enc. XIII, 225a.

<sup>31</sup> Bordeu, *Recherches sur le tissu muqueux*, in *Œuvres*, vol. 2, pp. 736-737 et *Recherches sur les maladies chroniques*, in *ibid.*, vol. 2, pp. 924-925.

<sup>32</sup> Monsieur 'D.G.', *Essai sur l'irritabilité*, Avignon, 1776, p. 12, cité par Philippe Huneman, « "Animal Economy": Anthropology and the Rise of Psychiatry from the *Encyclopédie* to the Alienists », in Larry Wolff & Marco Cipolloni, dir., *The Anthropology of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 2007, p. 390, n. 2.

<sup>33</sup> Stephen Gaukroger, « 'The Enlightenment Revolt Against Rationalism': Critical Notice of Peter Hanns Reill, *Vitalizing Nature in the Enlightenment* », *Australian Review of Public Affairs* 26 (2005). <http://www.australianreview.net/digest/2005/11/gaukroger.html>. Dans ce sens, nous ne voyons pas pourquoi il faudrait opposer la notion d'organisation comme « résultat matériel d'une composition » à celle d'« un système en équilibre dynamique », comme le fait Guillo, *op. cit.*, p. 44.

entres les petites vies, comme dans un essaim, peut néanmoins être interprété de plusieurs façons :

— comme « structure des structures » (chaque partie d'un vivant est une structure, ou plus exactement, chaque agencement de ces parties est une structure). Mais on court alors le risque de retomber dans un mécanisme, puisque le vivant est explicité de manière purement « spatiale », ou inversement, de réduire l'organisme à une « pensée » pure, ce que les vitalistes montpelliérains ne font jamais (la situation du néovitalisme un siècle plus tard sera différente) ;

— comme une forme de réflexivité au sein de la nature, une intériorité (qu'elle soit caractérisée par la conscience ou par l'existence d'un « sens interne » qui commande aux destinées du corps), une téléologie, forte ou faible ;

— nous proposons au contraire de considérer l'unité organique telle qu'elle est définie par les vitalistes montpelliérains, comme étant « émergentiste » au sens où elle est nécessairement le produit de l'interaction entre composantes matérielles. Ceci peut sembler paradoxal, étant donné les critiques explicites du mécanisme que nous avons déjà rencontrées. Or, pour chaque passage qui critique le mécanisme, on en trouve un autre comme ceux-ci, de Ménuret, élaborant ce que nous nommerions un « mécanisme élargi », au sens où on ne peut pas se passer d'une analyse des composants du corps :

il y a tout lieu de croire qu'il en est du corps humain comme de toutes les autres machines dont l'art peut assembler, désunir, & appercevoir les plus petits ressorts ; c'est un fait connu des moindres artistes, que dans les machines, même les plus composées, tout le mouvement roule & porte sur une pièce principale par laquelle le mouvement a commencé, d'où il se distribue dans le reste de la machine, & produit différens effets dans chaque ressort particulier. Ce n'est que par la découverte d'un semblable ressort dans l'homme qu'on peut parvenir à connoître au juste & à déterminer exactement la manière d'agir des causes générales de la vie, de la santé, de la maladie, & de la mort (« Économie Animale », *Enc.* XI, 362b).

Et :

Qu'est-ce que l'homme ? ou pour éviter toute équivoque, que la méchanceté & la mauvaise foi sont si promptes à faire valoir ; qu'est-ce que la machine humaine ? Elle paroît à la première vue, un composé harmonique de différens ressorts qui mûs chacun en particulier, concourent tous au mouvement général ; une propriété générale particulièrement restreinte aux composés organiques, connue sous les noms d'*irritabilité* ou *sensibilité*, se répand dans tous les ressorts, les anime, les vivifie & excite leurs mouvemens ; mais modifiée dans chaque organe, elle en diversifie à

l'infini l'action & les mouvemens ; par elle les différens ressorts se bandent les uns contre les autres, se résistent, se pressent, agissent & influent mutuellement les uns sur les autres ; cette commixture réciproque entretient les mouvemens, *nulle action sans réaction*. De cet antagonisme continuel d'actions, résulte la vie & la santé (« Spasme », *Enc. XV*, 435b).

Certes, cette « machine humaine » et ses ressorts s'épuiserait vite et « se détruirait si l'Être suprême qui l'a construite n'avoit veillé à sa conservation, en présentant des moyens pour ranimer les ressorts fatigués, & pour ainsi dire débandés, pour rappeler les mouvemens & remonter en un mot toute la machine ; c'est-là l'usage des six choses connues dans le langage de l'école sous le nom des six choses non naturelles » (*ibid.*). Mais Ménuret considère néanmoins qu'il y a « nécessairement [...] une analogie [...] entre la machine humaine & les autres que la main des hommes a su fabriquer » (*ibid.*). De même, Bordeu explique souvent les fonctions organiques en termes des dispositions spatiales des parties, par exemple les vésicules séminales : « Toutes les parties ont été ménagées pour favoriser cette convulsion; elles sont extrêmement sensibles et très nerveuses, et elles sont *disposées de manière qu'en se communiquant l'une à l'autre leurs mouvemens, elles se soutiennent et se renforcent* »<sup>34</sup>. Et bien qu'il loue les travaux de Van Helmont et Stahl, il cite également un iatomécaniste comme Baglivi tout à fait positivement.<sup>35</sup> En tant que « mécanisme élargi », l'organisation vitaliste n'est donc pas synonyme de l'organisme romantique : elle est composée de « vies » plutôt que d'un centre qui anime un corps passif, ce qui permet de la décrire comme étant « auto-organisée », tout le contraire du corps pensé dans la séparation corps-âme, qui « ne se modifie en rien lui-même », mais « est seulement agi » (Fénelon)<sup>36</sup>.

Organisation et organisme ont bien en commun l'affirmation de la « continuité » de la chair contre la simple « contiguïté » spatiale, pour employer une distinction chère à Diderot. Mais cette distinction étant posée, elle peut ensuite être développée dans deux trajectoires conceptuelles très distinctes, comme nous l'avons vu plus haut : *l'irréductibilité* de la chair qui serait comme une subjectivité au sein de

---

<sup>34</sup> Bordeu, *Recherches anatomiques*, §§ C, LXXI, in *Œuvres*, vol. 1, pp. 157, 125-126 (nous soulignons).

<sup>35</sup> Bordeu, *Recherches sur les maladies chroniques*, in *Œuvres*, vol. 2, p. 802.

<sup>36</sup> Fénelon, *Traité de l'existence et des attributs de Dieu* (1712), in *Œuvres*, Pléiade, vol. II, 1997, p. 570 ; cf. Yves Citton, *L'Envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 266.

l'univers naturel (il n'y aurait alors, dans la formule saisissante de Kant, jamais de « Newton d'un brin d'herbe »<sup>37</sup>), et *l'émergentisme*, selon lequel l'organisation est un état qui *émerge* à partir de l'interaction entre ses constituants. Si le corps vitaliste (essaim, grappe, économie animale, organisation) n'est pas pris dans un schéma dualiste qui oppose l'âme et le corps, ou une force vitale immatérielle à l'univers matériel dans son ensemble, c'est qu'il est un type d'individualité qui *ne repose pas sur une subjectivité fondatrice*, mais est plutôt de nature « transindividuelle ».

J'aimerais conclure en explicitant ces trois caractéristiques de l'organisation : elle est émergente ; ne repose pas sur un « sujet »-« monarque », et par là même elle est transindividuelle.

La notion d'organisation est émergente, et divers textes du 18<sup>e</sup> siècle le reconnaissent explicitement : Condorcet dit de Claude Perrault (précisément un penseur qui se situe, comme Fontenelle cité ci-dessus, dans une zone intermédiaire entre mécanisme et animisme) qu'il a analysé dans sa *Mécanique des animaux* « cette disposition, inconnue, de leurs éléments, qu'on nomme organisation »<sup>38</sup>. Le médecin Raymond décrira la nature qui agit en nous pour produire la santé comme étant, non pas « un être spirituel qui agisse en nous ou avec nous », mais au contraire, seulement « le mouvement ou l'action de nos fibres, de nos organes et de nos humeurs [...] ; c'est à ce mouvement libre, égal et en équilibre entre les solides et les liquides, qu'on doit rapporter la santé et la vie »<sup>39</sup>. Parallèlement à cela, on lira chez La Mettrie et surtout à la fin du siècle chez Cabanis et Lamarck, que la vie est *le produit de l'organisation*, ou mieux, qu'« il n'y a dans la nature aucune matière qui ait en propre la faculté de vivre »<sup>40</sup>. Bordeu se pose la question, si la « force conservatrice qui veille sans cesse » sur « toutes les parties qui vivent » est « *de l'essence d'une portion de la matière, ou un attribut nécessaire de ses combinaisons ?* », mais il avoue qu'il doit se contenter d'analogies, « d'expressions métaphoriques, des comparaisons » (*Recherches anatomiques*, § 108, in *Œuvres*, p. 163).

<sup>37</sup> Immanuel Kant, *Critique de la faculté de juger* [1790], trad. A. Philonenko, Paris, Vrin, 2000, § 75.

<sup>38</sup> Condorcet, Éloge de Perrault, in *Éloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences morts depuis 1666, jusqu'en 1699*, Paris, Hôtel de Thou, 1773, p. 97.

<sup>39</sup> Dominique Raymond, *Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir*, Avignon, F.-B. Mérande, 1757, Préambule : « De la nature selon les médecins ».

<sup>40</sup> Lamarck, *Discours d'ouverture du cours de 1814*, in *Inédits de Lamarck*, Paris, Masson, 1972, p. 232.



A ce titre, la notion d'organisation ne repose pas sur une *subjectivité fondatrice*. Là où le vitaliste décrira l'organisation par ses *ressorts* et ses *rappports*, par son équilibre interne, comme le fait Ménuret à propos du pouls (mais en fait à propos de toute forme d'équilibre organique) :

[...] si l'on veut se former une idée de la manière dont les viscères concourent au mouvement & aux contractions des artères, & comment ils le font varier, qu'on imagine des cordes qui partant de chaque viscère, de chaque partie considérable, viennent aboutir à une artère ; de la tension uniforme de toutes ces cordes résultera un effort combiné auquel l'artère obéissant exécutera ses mouvements avec uniformité. Si l'on suppose à présent qu'une de ces cordes tire avec plus ou moins de force, l'équilibre sera détruit, il arrivera nécessairement un changement dans l'effort des autres cordes ; elles tireront plus ou moins ; comme chaque viscère a son mécanisme particulier qui lui est propre, le plus ou moins de tension qu'il imprimera à sa corde, sera marqué différemment sur l'artère qu'un autre dérangement, & ce même viscère fera sur le *pouls* un effet différent, suivant l'espèce d'altération qu'il éprouvera ; telles sont les variétés du *pouls* [...] ; ces cordes que nous avons supposées, ne sont point étrangères ; transformez-les en nerfs, & vous aurez une idée de la plupart des dérangements de l'économie animale, qui sont tels que la tension d'une partie est produite par le relâchement d'une autre (*Enc. XIII, 240a*),

au contraire, le théoricien de l'organisme, tel que Kant, Stahl ou Goethe, défendra l'existence d'un « principe insondable pour nous d'une organisation originaire »<sup>41</sup>, c'est-à-dire d'un fondement inaccessible pour la science, fut-elle médicale.

L'organisme selon Stahl n'est pas simplement un corps possédant des organes mais un Tout spirituel ; en résumé, « la vie est organique, elle est l'âme active au sein des structures et substances du corps, qui est sa limite et non son essence »<sup>42</sup>. C'est globalement la position de la *Naturphilosophie* par opposition au vitalisme : l'analyse tue le vivant (voir la réaction horrifiée de Goethe à l'*Essai sur la peinture* de Diderot<sup>43</sup>). Même Haller, pourtant éloigné des eaux profondes du matérialisme, ridiculise les stahliens et leur foi aveugle en un principe directeur littéralement métaphysique, un pilote au sein d'un navire qui serait le corps, pour reprendre la

---

<sup>41</sup> Immanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, § 81.

<sup>42</sup> Johanna Geyer-Kordesch, « Stahl's Radical Pietist Medicine and its Influence on the German Enlightenment », in *The Medical Enlightenment of the Eighteenth Century*, dir. Andrew Cunningham et Roger French, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, pp. 69, 77.

<sup>43</sup> *Diderots Versuch über die Mahlerei, Propyläen*, 1799, repris dans Goethe, *Werke*, XLV, Weimar, H. Böhlau, 1900 ; in *Écrits sur l'art*, trad. J.-M. Schaeffer, Paris, GF-Flammarion, 1996.

métaphore aristotélicienne<sup>44</sup> : le stahlien, dit Haller, soigne la fièvre en refusant tous les remèdes interventionnistes tel que l'opium, le camphre ou les saignements ; comparé au médecin mécaniste, le stahlien face à la maladie est « comme le Germain à moitié nu, à moitié armé », comparé au « légionnaire romain armé et en uniforme »<sup>45</sup>.

Bien sûr, cette attitude anti-spiritualiste et quasiment anti-subjectiviste du vitalisme n'est pas une constante ; elle correspond à une conjoncture historique et politique particulière. Car au 19<sup>e</sup> siècle, l'École de Montpellier, maintenant sous l'influence de disciples de Barthez, défendra bien le dualisme et l'existence de forces inorganiques,<sup>46</sup> dans des textes tels que la *Doctrine des rapports du physique et du moral pour servir de fondement à la métaphysique* de Frédéric Bérard (1823), et plus encore dans les écrits de Jacques Lordat, notamment sur la « dualité du dynamisme humain » (1854). Lordat ira jusqu'à placer derrière l'âme immatérielle, une « âme de seconde majesté » présidant aux phénomènes vitaux. C'est là une traduction très connotée, tant sur le plan politique que religieux, du « principe vital » de Barthez, et l'œuvre de Lordat témoigne d'une collusion, qui reste exceptionnelle, des questions métaphysiques et doctrinales. Il faut bien se garder d'attribuer rétroactivement aux montpelliérains du 18<sup>e</sup> siècle une telle spiritualisation du principe vital, même si Lordat définit ainsi la « tradition » de l'École de Montpellier, par opposition au matérialisme de ce qu'il nomme « l'École Bichato-Cabaniso-Broussaissienne »<sup>47</sup>.

Au contraire, comme nous l'avons vu, le type d'individuation à l'œuvre dans le concept vitaliste d'organisation est proche d'un « mécanisme élargi » ; elle est ainsi émergente, reposant sur les rapports et les communications entre ses parties vivantes ; et à ce titre, elle n'est pas, contrairement à la notion d'organisme, une figure de la subjectivité au sein de la Nature. Alors que l'approche mécaniste décompose le corps en parties et étudie leurs rapports selon une causalité linéaire, l'approche vitaliste

---

<sup>44</sup> Aristote, *Traité de l'âme*, 414 a12 et s., et Plotin, *Ennéades*, IV, iii, § 21.

<sup>45</sup> Haller, compte-rendu de Volters, *Gedancken von Psychologischen sachen*, in *Göttingischen Gelehrten Anzeige*, 1751, p. 956, cité par Peter Hanns Reill, *Vitalizing Nature in the Enlightenment*, Berkeley, University of California Press, 2005, pp. 123-124.

<sup>46</sup> Dominique Raynaud, « La controverse entre organicisme et vitalisme », p. 737.

<sup>47</sup> Jacques Lordat, *Réponses à des objections faites contre le principe de la dualité du dynamisme humain*, Montpellier, Martel / Paris, J.-B. Baillière, 1854, p. lxxv, cité dans Elizabeth Williams. *The physical and the moral*, p. 200 (sur Lordat voir les pp. 198-201).

(présente également chez des auteurs tels que Buffon et Diderot), prenant un ‘pli’ leibnizien, oppose l’unité des rapports au sein d’un corps vivant, à l’état de simple *agrégat*. L’individu est alors défini par l’unité relationnelle particulière de ses composants (la forme des rapports entre eux), ainsi que par son rapport interactif à un milieu<sup>48</sup>. Comme le formule Yves Citton,

l’essentiel de « l’organisation » n’est pas à chercher du côté de l’homéostasie « organique », mais du côté de champs et de systèmes dont l’équilibre est « métastable, c’est-à-dire recèle une énergie potentielle ne pouvant être libérée que par le surgissement d’une nouvelle structure, qui est comme une résolution du problème »<sup>49</sup>.

L’individu-organisation n’est jamais seul ; étant constitué par des rapports, il est de nature « relationnelle ». Dans les termes de Simondon, il « suppose une véritable opération d’individuation à partir d’une réalité préindividuelle, associée aux individus et capable de constituer une nouvelle problématique ayant sa propre métastabilité »<sup>50</sup>. Mais, comme on le voit avec l’essaim d’abeilles, ce processus d’individuation n’est pas l’affirmation d’un moi centralisateur qui serait comme le pilote en son navire. Le « cercle d’action » n’est pas la négation de la causalité mais l’intégration de niveaux pluriels de causalité. Nous avons suggéré que le concept d’organisation pourrait être le *pendant matérialiste* du concept d’organisme. En effet, Bordeu, Ménuret et – autrement – Diderot ne disent pas que la vie est une propriété émergente et qualitativement distincte d’assemblages de matière neutre, inerte et morte ; ils affirment au contraire que certains types d’assemblage tels que l’organisation produisent certains types de résultats (un génie, un monstre, un imbécile). Si de l’organisation à l’organisme, il n’y a qu’un pas, non seulement c’est un grand pas mais il sépare une vision (vitaliste) de l’individu auto-organisé et transindividuel, d’une vision (romantique) d’une belle âme qui anoblit la nature.

Charles T. Wolfe  
Unit for History and Philosophy of Science,

---

<sup>48</sup> Charles T. Wolfe, « Agrégat », in *L’Encyclopédie du Rêve de D’Alembert*, dir. J.-Cl. Bourdin, C. Duflo, A. Ibrahim *et al.*, Paris, Éditions du CNRS, 2006 ; Peter Hanns Reill, « Anti-Mechanism, Vitalism and their Political Implications in Late Enlightened Scientific Thought », *Francia* vol. 16, n° 2 (1989), p. 199.

<sup>49</sup> Yves Citton, « ConcatéNations ».

<sup>50</sup> Simondon, *L’individuation*, p. 19.

University of Sydney  
[c.wolfe@usyd.edu.au](mailto:c.wolfe@usyd.edu.au)

adresse postale :  
Unit for History and Philosophy of Science,  
University of Sydney, Carlaw F07  
Sydney, NSW 2006  
Australie